

XYZ. La revue de la nouvelle

Harlem

Réal Bilodeau



Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4692ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, R. (1998). Harlem. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 14–15.

Harlem

Réal Bilodeau

On croyait le rêve inaccessible. Puis, un jour, on a décidé que l'horizon de l'espace du rêve était affaire de couleurs.

Il y a l'odeur des roses par-dessus le mur. Il la sent. Là, contre les pierres chauffées par le soleil de juillet, il sent les roses. Il imagine les belles choses qui vont avec. Des choses qu'il a vues dans des films, tard le soir chez lui, emmitouflé dans ses couvertures jusqu'au cou, faussement à l'abri. Il imagine des arbres, beaucoup d'arbres. Et une clairière. Le bleu du ciel. L'herbe aussi, très verte.

Le soleil l'enveloppe doucement. L'odeur de rose est partie. Elle est remplacée par une odeur de graisse. Une odeur familière depuis toujours. Quand il tend l'oreille lui parvient le son de la graisse qui chauffe dans une poêle; un crépitement lointain qui fait apparaître une cuisine aux rideaux sales. Les carreaux noirs et blancs d'un sol usé. Les pattes d'une chaise à sa hauteur. Le bas de la robe de sa mère près du poêle... et le bruit, et l'odeur de la graisse. Qu'est-ce qui cuisait? de la saucisse? Probablement.

La chaleur du soleil se transforme en chaleur tout court. La sueur lui coule dans le dos. Il peut suivre le chemin de la goutte qui glisse. Elle s'arrête à la hauteur de sa taille, stoppée dans sa course par la ceinture qui écrase le rebord de son jeans tendu par sa position accroupie. La chaleur si apaisante. La chaleur de la peau au soleil ressemble beaucoup à la chaleur de la peau qui a peur. Mais la peur n'a rien à voir avec le soleil. La peur, c'est le soir dans les rues, dans le parc. C'est les regards méfiants des

gens assis dans les escaliers. C'est le bruit désordonné des pas sur le sol quand une bagarre éclate. C'est les buissons secoués par des mains de filles qui se débattent. C'est la méchanceté, la tristesse, les larmes, le désespoir. C'est les « pourquoi » muets des murs des maisons aux fenêtres placardées de Harlem.

Maintenant il est complètement affalé sur le trottoir, les jambes contre des sacs d'épicerie remplis de détritrus que deux chats fouillent de leur museau. Son esprit épaissi par les vapeurs de l'alcool ne veut plus savoir. Il ferme son nez, ses oreilles, ses souvenirs. Il ne voit plus que le noir, le noir de sa peau.